

*Explorations  
et enracinements français  
en Ontario, 1610-1978*





## **Remerciements**

Le ministère de l'Éducation remercie les personnes qui l'ont autorisé à reproduire les photographies, les cartes et les citations contenues dans cet ouvrage.

## **Table des sigles**

**CRCCF** : Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa.

**DBC** : Dictionnaire biographique du Canada.

**SHNO** : Société historique du Nouvel-Ontario.





# Table des matières

PROPRIÉTÉ DE LA  
SOCIÉTÉ FRANCO-ONTARIENNE  
D'HISTOIRE ET DE GÉNÉALOGIE

<b>Préface</b>	<b>iii</b>
<b>Introduction</b>	<b>iii</b>
<b>CHAPITRE 1</b>	
<b>Les Pays d'en haut : de l'Outaouais aux Rocheuses</b>	<b>1</b>
La France en Amérique	2
Au-delà de l'Outaouais	3
La bataille du Nord	6
La route du Haut-Saint-Laurent	9
La Nouvelle-France aux avant-postes de défense	14
Apostolat missionnaire	20
Population et peuplement	29
<b>CHAPITRE 2</b>	
<b>Le Sud : développement et enracinements français</b>	<b>31</b>
Nouveau drapeau et nouveaux arrivants : les Loyalistes	32
Le Sud et les isolats francophones	38
Développement général	38
La présence française	51
<b>CHAPITRE 3</b>	
<b>L'Est et les concentrations francophones</b>	<b>73</b>
Délimitation géographique	74
Protection des frontières et peuplement britannique	76
Un projet militaire : le canal Rideau	77
Exploitation forestière et colonisation	81
Modification de la composition ethnique de l'Est	83
Ottawa : d'un «village subarctique de bucherons» à une «cabine de pilotage politique»	92
Aux portes du Nord : de l'Outaouais à la baie Georgienne	96
<b>CHAPITRE 4</b>	
<b>Le Nord et les maillons d'une chaîne de peuplement francophone</b>	<b>99</b>
Délimitation géographique	100
L'axe Mattawa-North Bay-Sudbury-Winnipeg	107
Mattawa, plaque tournante vers le nord et l'ouest	107
La plaine du Nipissing et le bassin de Sudbury	112
Vers Winnipeg le long du chemin de fer du Canadien Pacifique :	
Chapleau-Thunder Bay-Kenora; Blind River-Sault-Sainte-Marie	124
L'axe Mattawa-North Bay-Cochrane-Winnipeg	127
Le Témiscamingue	127
La région minière de Timmins-Kirkland Lake	133
Le grand <i>Clay Belt</i> : vers Winnipeg le long du <i>National Transcontinental</i>	136
<b>Récapitulation</b>	<b>149</b>
<b>Ressources complémentaires</b>	<b>151</b>
<b>Index</b>	<b>155</b>

## Cartes

Carte de la rivière du Détroit	16
Plan du fort Rouillé, 1750-1759	18
Carte de la Huronie	21
La présence française en Ontario	36
Le Sud	52
L'Est	74
Peuplement des terres des comtés de Russell, Prescott, Glengarry et Stormont, 1871	87
Peuplement des terres des comtés de Russell, Prescott, Glengarry et Stormont, 1905	87
Frontières septentrionales, 1867-1889	100
Terres de l'Ontario destinées à la colonisation	101
Vue d'ensemble du tracé des chemins de fer	102
Le Nord	105
L'étendue du désastre	131
<i>Clay Belt</i> ontarien et québécois	136

## Photographies

Entrée principale du fort Kingston sur l'emplacement de l'ancien fort Frontenac ou Cataracoui	12
Plaque historique rappelant l'établissement de pionniers français dans la région de Windsor	28
Pointe-aux-Roches, Essex	43
<i>La Presse-Frontière</i>	57
Chantier de construction du canal Welland, 1927	61
Église de la paroisse Sacré-Coeur	69
Toronto à l'angle des rues King et Don, 1900	70
Scierie à Hawkesbury, 1865	80
Ottawa : vue de la basse-ville, 1862	84
Cornwall : le complexe de la <i>Courtauld's Canada Ltd</i> , 1935	90
Ottawa : la rue Dalhousie, 1881	93
Mattawa, vers 1906	110
Sudbury à ses débuts	114
Sudbury, centre d'exploitation minière	120
Haileybury, Ontario, avant la conflagration de 1922	132
Construction du <i>National Transcontinental</i> , vers 1910	137
L'hôpital de Hearst, vers 1912	146

## Tableaux

Volume des exportations annuelles de fourrures en France	5
Valeur d'échange du castor à Albany et Montréal	9
Population comparée de la Nouvelle-France, de l'Acadie et des Pays d'en haut	30
Données linguistiques, trois grandes régions ontariennes, 1971	37
Importance relative de la population francophone, quelques agglomérations urbaines et comtés du Sud, 1971	53
Augmentation numérique du groupe ethnique français et de la population totale à Toronto	71
Population française et francophone dans Wentworth et Ontario, 1941-1961	72
Importance relative de la population francophone, cinq comtés de l'Est, 1971	75
Importance relative de la population francophone, quelques agglomérations urbaines de l'Est, 1971	75
Importance relative de la population francophone, cinq comtés du Nord, 1971	106
Importance relative de la population francophone, quelques agglomérations urbaines du Nord, 1971	106
Composition ethnique de la région du Nipissing et du bassin de Sudbury	115

## Préface

À la demande du ministère de l'Éducation de l'Ontario, le Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa a réalisé le présent guide de ressources à l'usage des enseignants. L'ouvrage veut répondre à un besoin des enseignants et des Franco-Ontariens en général curieux de leurs « racines ». Aux autres francophones du pays et aux Canadiens de langue anglaise soucieux de mieux connaître le fait français en Ontario, il apportera aussi, nous osons l'espérer, des éléments utiles d'information et d'explication.

L'esquisse historique porte essentiellement sur le peuplement et la vie économique des Franco-Ontariens de 1610 à 1978. La pertinence d'une telle synthèse n'a pas besoin d'une longue défense. En effet, si l'histoire des luttes scolaires de l'Ontario français a donné lieu à de belles et solides études depuis Lionel Groulx jusqu'à Robert Choquette en passant par Ramsay Cook et Michael Oliver, l'histoire de la vie matérielle des Franco-Ontariens reste toutefois encore trop inconnue et méconnue.

Les auteurs ont mis un soin particulier à intégrer à leur synthèse des monographies comme celles préparées sous les auspices de la Société historique du Nouvel-Ontario et des études d'histoire générale sur l'Ontario et sur l'Amérique française.

Archiviste au Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa de 1974 à 1979, Jacques Grimard connaît bien les archives et la production historiographique. Maître ès arts (en histoire) de l'Université de Sherbrooke, il est docteur en histoire de l'Université de Paris IV.

Né à Hearst, Gaetan Vallières a poursuivi des études au collège de l'endroit puis à l'Université de Montréal. Il détient un diplôme de maîtrise ès arts en histoire de l'Université d'Ottawa. Il a rempli le rôle de secrétaire du Groupe d'étude des arts dans la vie franco-ontarienne, de janvier 1976 à septembre 1977. En 1978-79, il a été coordonnateur d'un groupe de recherche pour la préparation de matériel pédagogique sur l'Ontario français.

Nous osons croire que cet instrument de travail servira à la fois à une meilleure connaissance du passé et du présent franco-ontarien, ontarien et canadien-français.

Pierre Savard  
directeur du  
Centre de recherche  
en civilisation  
canadienne-française  
de l'Université d'Ottawa

## Introduction

Cet ouvrage est le premier d'une série de documents d'appui destinés à faire connaître l'évolution et l'état actuel de la collectivité franco-ontarienne. Il ne prétend pas fournir des données inédites ou apporter des solutions aux problèmes culturels vécus à l'heure présente par la communauté francophone de l'Ontario. *Il met essentiellement l'accent sur l'histoire* : sur un temps fini qui va depuis la remontée de l'Outaouais par les Européens, à l'aube du XVII<sup>e</sup> siècle, jusqu'aux profonds bouleversements qui affectent le monde occidental dans cette deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Ceci dit, il ne prétend pas couvrir tous les aspects du passé franco-ontarien : il n'insiste pas, par exemple, sur les luttes épiques engagées vers la fin du siècle dernier pour la sauvegarde de la langue française et de la foi catholique. Non pas qu'il faille renier ces longs et âpres combats qui pèsent encore lourd sur notre vision de l'hier franco-ontarien. Ils pourront être évoqués ultérieurement lorsqu'il s'agira de regarder vivre de l'intérieur les communautés franco-ontariennes. À ce stade-ci, il importe plus, à notre sens, d'identifier un cadre de vie, de regarder en somme les Franco-Ontariens pendant qu'ils en sont à explorer leur espace et à s'y enraciner.

Ce document n'est pas cependant un manuel d'histoire de l'Ontario français. Il s'agit plutôt d'un instrument de travail qui tient à la fois de la synthèse historique, du répertoire des ressources et du recueil de textes. Conçu à l'intention des maîtres et des curieux de l'histoire, il entend suggérer des éléments d'explication et signaler au lecteur des points de repère : disposer en quelque sorte des balises dans ce vaste champ d'étude que constituent le passé et le présent franco-ontariens.

S'il est vrai, comme a pu affirmer l'historien Robert Choquette, que « l'histoire de l'Ontario français reste à faire », le chercheur, l'enseignant et l'amateur d'histoire n'en disposent pas moins à l'heure actuelle d'une abondante documentation. Les centaines de titres d'ouvrages, de rapports et d'articles de journaux ou revues relevés par les bibliographes au cours des dernières années en font éloquentement la preuve. Ainsi, pour qui s'intéresse à l'Ontario sous le Régime français, il est relativement facile de glaner des informations pertinentes, soit dans les recueils de documents imprimés, soit encore dans les travaux d'histoire économique, religieuse, sociale et politico-militaire des spécialistes de la période. Ici, des ouvrages généraux comme celui d'Émile Salone intitulé *La Colonisation de la Nouvelle-France* et des monographies comme celle de William J. Eccles *Frontenac : The Courtier Governor* s'avèrent de précieuses sources d'informations. Par ailleurs,

la documentation n'est pas moins riche lorsqu'il s'agit de mettre en lumière les grandes étapes du développement de l'industrie forestière, de dresser le bilan de la croissance des secteurs miniers et agricoles ou encore de suivre l'évolution du mouvement de la colonisation au cours du dernier siècle. Là encore, les études des historiens de la vie politique, économique ou sociale – pensons à titre d'exemple aux ouvrages de Lower : *Settlement and the Forest Frontier in Eastern Canada* et de Nelles : *The Politics of Development, Forest, Mines and Hydro-electric Power in Ontario, 1849-1941* – les rapports d'enquêteurs, les éditoriaux de journaux, les revues, les narrations de voyages et les monographies paroissiales peuvent se révéler très utiles.

Toutes ces informations se présentent cependant comme autant de fragments épars de la connaissance de l'Ontario français. Perdues en quelque sorte dans une multitude de travaux, elles sont peu ou mal connues, difficilement accessibles et exigent un traitement nouveau en fonction d'une analyse de la réalité franco-ontarienne. Il était donc urgent que soit remis en valeur et réuni dans le cadre d'une synthèse cet acquis documentaire. C'est là le double objectif de cet ouvrage.

Sa préparation n'a pas été sans poser quelques difficultés au niveau méthodologique car il ne suffisait pas, pour atteindre le double but évoqué antérieurement, de dresser une liste, voire même de commenter les ressources documentaires disponibles. Il fallait aussi, pour emprunter une expression familière aux historiens, «les faire parler», les appeler à témoigner. D'où l'aspect polyvalent de ce travail comprenant à la fois une esquisse de l'histoire de l'Ontario français, des indications bibliographiques et des textes d'appoint, auxquels s'ajoutent une liste de ressources complémentaires et un index. Nous espérons seulement que l'intérêt des informations fera oublier au lecteur la présentation un peu hétérogène.

On voudra bien noter qu'au regard de la situation démolinguistique des Franco-Ontariens au cours de la dernière décennie, nous nous en sommes reportés à des auteurs dont les études s'appuient sur les données du recensement de 1971. Celles-ci sont particulièrement riches du fait qu'elles fournissent des précisions sur l'origine ethnique, la langue maternelle et la langue d'usage des citoyens. On pourra, si on désire confronter les données recueillies en 1971 à celles enregistrées au cours du relevé de 1976, consulter l'*Annuaire franco-ontarien 1980-1981* publié par le Conseil des affaires franco-ontariennes. On tiendra cependant compte de ce que les statistiques intra-décennales n'indiquent ni l'origine ethnique ni la langue d'usage. Enfin, on gardera en tête que les régions de référence de l'*Annuaire* ne sont pas tout à fait les mêmes que celles des auteurs que nous citons.

Dans le but de respecter l'authenticité et la couleur locale des témoignages cités dans cet ouvrage, nous avons choisi de les «faire parler» dans leur langue originale, soit l'anglais, le français ou l'ancien français.

Enfin, les listes d'indications bibliographiques ne sont pas présentées selon l'ordre alphabétique. En général, sont d'abord cités les ouvrages qui, de l'avis des auteurs, sont les plus pertinents. Suivent d'autres titres qui permettent d'approfondir le sujet ou encore qui contiennent de l'information plus diffuse.

## **Chapitre I**

---

### **Les Pays d'en haut : de l'Outaouais aux Rocheuses**

## La France en Amérique

Lorsqu'au début du XVII<sup>e</sup> siècle, Samuel de Champlain et ses éclaireurs prennent contact avec les tribus amérindiennes du territoire actuel de l'Ontario, la France n'en est pas à ses premières expériences sur le continent nord-américain. Un siècle plus tôt, François I<sup>er</sup> s'est montré intéressé et a même commandité les expéditions de Giovanni da Verrazano (1524), Jacques Cartier (1534-1542) et La Roque de Roberval (1543). Mais les guerres de religion imposent bientôt un temps d'arrêt à ces voyages officiels conçus et réalisés dans le but de trouver un passage direct vers l'Asie : vers l'or et les épices. Par la suite, à l'instigation de l'amiral de Coligny, un petit groupe d'huguenots vient chercher refuge sur la côte floridienne (1562-

1565). Puis à l'instar des Portugais et des Espagnols, les pêcheurs de la côte ouest française continuent de fréquenter les grands bancs de Terre-Neuve et d'en rapporter morues – salées ou séchées – et fourrures.

À la fin des guerres de religion (1560-1598), la France reprend la route de l'Amérique, déterminée cette fois à y affirmer sa présence par des établissements permanents. En 1603, François Gravé du Pont, accompagné de Samuel de Champlain, remonte la «rivière du Canada» jusqu'à Hochelaga et s'avance dans la Richelieu jusqu'aux rapides de Saint-Ours. Mais les premiers groupes de colons sont installés sur la côte atlantique, à l'île Sainte-Croix (1604) puis à Port-Royal (1605). Champlain revient toutefois dans

**Nombreux sont les historiens, européens et nord-américains, qui se sont intéressés aux Grandes découvertes. Les quelques titres suggérés ici permettent de cerner la question :**

Chaunu, Pierre. *Conquête et exploitation des nouveaux mondes (16<sup>e</sup> siècle)*. Coll. «Nouvelle Clio», 2<sup>e</sup> éd., Paris, Presses Universitaires de France, 1977. 448 p.

Mahn-Lot, Marianne. *La découverte de l'Amérique*. Coll. «Questions d'histoire» n° 18, Paris, Flammarion, 1970. 142 p.

Pary, J.H. *The Age of Reconnaissance*. New York, The New American Library Inc., 1963. 383p.

Renouvin, Pierre, dir. *Les Temps Modernes : de Christophe Colomb à Cromwell*. Vol. 2 de *Histoire des relations internationales*. Paris, Librairie Hachette, 1953. p. 30-52, 209-220.

Groulx, Lionel. *La découverte du Canada*. Montréal, Fides, 1966. 191 p.

Lanctôt, Gustave. *Histoire du Canada des origines au régime royal*. Montréal, Librairie Hachette, 1960. 460 p.

Trudel, Marcel. *Les vaines tentatives, 1524-1603*. Coll. «Histoire de la Nouvelle-France» n°1, Montréal et Paris, Fides, 1971. 307 p. Dans cet ouvrage richement documenté, l'auteur fournit des précisions bibliographiques sur les premières entreprises d'exploitation.

**Sur le retour de la France au nord de l'Amérique, on lira avec beaucoup d'intérêt :**

Trudel, Marcel. *Le comptoir, 1604-1627*. Coll. «Histoire de la Nouvelle-France» n°2, Montréal et Paris, Fides, 1971. p. 1-149.

**À propos des premiers établissements acadiens, le fascicule suivant fournit aussi d'utiles renseignements :**

Entremont, Clarence-J., d'. *Petit manuel d'histoire d'Acadie*. Moncton, La Librairie Acadienne, 1976. p. 4-10.

le Saint-Laurent en 1608, à titre de lieutenant du sieur de Monts, et tente un premier hivernement à la «pointe de Québec». À peine a-t-il assuré les bases de son établissement, qu'il reprend la route des explorations. À l'été 1609, il est au pays des Iroquois et parvient au grand lac auquel il laisse son nom. Deux ans plus tard, il pousse plus à l'ouest et se rend jusqu'au Sault-Saint-Louis (Lachine). Puis en 1613, date importante de l'histoire ontarienne, il se met en route vers le pays des Algonquins.

### **Au-delà de l'Outaouais**

Parti du Sault-Saint-Louis, Champlain remonte l'Outaouais, qui deviendra plus tard la grande route commerciale de l'Ouest, jusqu'à l'Île-aux-

Allumettes (en face de l'emplacement actuel de Pembroke).

Premier Européen dont la description détaillée de la vallée de l'Outaouais soit parvenue jusqu'à nous, Champlain n'est cependant pas le premier à s'engager sur la route des Pays d'en haut. En 1610, un «jeune garçon» chez qui les historiens s'accordent à reconnaître Étienne Brûlé, parvient au pays des Hurons, au sud de la baie Georgienne, en passant par l'Outaouais, la Mattawa, le lac Nipissing et la rivière des Français. Cinq ans plus tard, il est à l'embouchure de l'Humber, sur l'emplacement actuel de Toronto, dans le cadre d'une mission qui devait le conduire au pays des Andastes, au sud du lac Ontario.

**Les études sur Champlain sont nombreuses. Outre les travaux généraux sur l'histoire canadienne et l'ouvrage de Marcel Trudel cité plus haut, on lira :**

Trudel, Marcel. «Champlain» dans *DBC*, vol. 1. p. 192-204.

Bishop, Morris. *Champlain. The Life of Fortitude*. Coll. «The Carleton Library» n° 4, 2<sup>e</sup> éd., Toronto, McClelland and Stewart Ltd., 1963. 308 p.

**Sur ses premiers voyages et contacts avec la civilisation amérindienne, Champlain a lui-même laissé de précieux écrits réunis dans une récente édition :**

*Oeuvres de Champlain*, présenté par Georges-Émile Giguère. 3 vol., Montréal, Éditions du Jour, 1973. Pour la période antérieure à 1613, voir les pages 59 à 456 du premier volume.

**Passant devant les chutes Rideau, Champlain s'émerveille de la beauté du paysage. Il écrit :**

«À l'emboucheure d'icelle\* il y en a vne autre\*\* qui vient du Sud, où à son entrée il y a vne cheute d'eau admirable : car elle tombe d'une telle impetuosité de 20. ou 25. brasses de haut, qu'elle fait vne arcade, ayant de largeur près de 400. pas. Les sauuages passent dessous par plaisir sans se mouiller que du poudrin que fait ladite eau. Il y a vne isle au milieu de la dicte riuere, qui est comme tout le terroir d'alentour, remplie de pins & cedres blancs : Quand les Sauuages veulent entrer dans la riuere, ils montent la montagne en portant leurs Canots, & font demye lieuë par terre. Les terres des enuirons sont remplies de toute sorte de chasse, qui fait que les Sauuages s'y arrestent plus tost ( . . . ).»

*Oeuvres de Champlain*, présenté par Georges-Émile Giguère. Montréal, Éditions du Jour, 1973. Vol. 1. p. 448. Pour une narration complète du voyage de 1613, parcourir les pages 438 à 473.

\* La rivière Gatineau

\*\* La rivière Rideau

**À propos d'Étienne Brûlé, voir l'article de :**

Jurgens, Olga. «Brûlé, Étienne» dans *DBC*, vol. 1. p. 134-136.

**La biographie la plus complète demeure encore celle de :**

Butterfield, C.W. *History of Brûlé's Discoveries and Explorations 1610-1626* ( . . . ). Cleveland, The Helman-Taylor Co., 1898. Grand Rapids (Michigan) Réédité par B.L.B. Black Letter Press, 1974. 184 p. Voir entre autres la carte intitulée «Route of Brûlé to and from the Huron Country, 1610-1611».

Vers la même époque d'autres Français s'enfoncent dans les forêts ontariennes, adoptent le mode de vie des aborigènes et se familiarisent avec leurs langues. Signalons par exemple le nom de Nicolas Marsolet qui vers 1620 fréquente régulièrement la vallée de l'Outaouais. Ou encore celui plus connu de Jean Nicollet qui passe l'hiver 1618-1619 à l'Île-aux-Allumettes avant de séjourner durant neuf longues années chez les

Népissingues, sur les bords du lac Nipissing. En 1634, il pousse plus à l'ouest et s'avance jusqu'au centre du continent nord-américain. Ces aventuriers se révèlent très tôt de précieux intermédiaires entre le monde blanc et la civilisation amérindienne, entre le marchand de fourrures et le chasseur.

---

**On possède très peu de renseignements sur Marsolet, sauf la courte biographie de l'historien :**

Vachon, André. «Marsolet de Saint-Aignan, Nicolas» dans *DBC*, vol. 1. p. 504-506.

**À propos de Jean Nicollet, voir :**

Hamelin, Jean. «Nicollet de Belleborne, Jean» dans *DBC*, vol. 1. p. 527-529.

Hébert, Gérard. «Jean Nicolet. Le premier blanc à se rendre au Lac Nipissing», dans *Jean Nicolet, Nicolas Parent, Toronto*, Coll. «Documents historiques» n° 13, Sudbury, SHNO, 1947. p. 8-24.

**Il n'y a pas lieu dans ce travail de s'attarder sur les tribus amérindiennes avec lesquelles explorateurs, coureurs de bois, missionnaires et militaires entrent en contact à l'époque de la Nouvelle-France. Pour en savoir davantage sur la localisation et sur le processus de désagrégation des civilisations autochtones, on pourra se référer à :**

Biraben, J.N. «Le peuplement du Canada français» dans *Annales de démographie historique, 1966*. Paris, Sirey, 1967. p. 106-112.

Parent, Raynald. «L'effritement de la civilisation amérindienne» dans *Histoire du Québec*, de Jean Hamelin, dir. Coll. «Univers de la France et des pays francophones», Toulouse, Édouard Privat, 1976. p. 28-58.

Rousseau, Jacques et George W. Brown. «Les Indiens du Nord-Est de l'Amérique» dans *DBC*, vol. 1. p. 5-16.

Trudel, Marcel. *Initiation à la Nouvelle-France*. Montréal et Toronto, Holt, Rinehart et Winston Ltée., 1968. p. 26-38.

Kerr, G.G. *Atlas historique du Canada. Édition métrique*. Don Mills, Éditions Nelson Ltée, 1979. p. 12-13.

Dechêne, Louise. *Habitants et marchands de Montréal au XVII<sup>e</sup> siècle*. Coll. «Civilisations et mentalités», Paris et Montréal, Plon, 1974. p. 526-527. Voir la carte n° 2 intitulée «Les Territoires indigènes».

Pendant deux siècles, la fourrure, principalement celle du castor, commande l'intérêt des autorités coloniales et des marchands pour les régions situées à l'ouest de Montréal. En dépit des réticences de l'Église et de ceux à qui tient à cœur la colonisation de la vallée du Saint-Laurent, nombreux sont les coureurs de bois et les voyageurs qui parcourent les riches territoires à fourrures des Pays d'en haut. Empruntant la

route ouverte au début du XVII<sup>e</sup> siècle par Champlain, Brûlé et Nicollet, ils opèrent d'abord à partir du pays des Hurons au sud de la baie Georgienne. Très tôt, cependant, la destruction de la Huronie (1649) par les Iroquois les amène à rechercher de nouveaux intermédiaires et à étendre leur champ d'action vers le nord et le sud.

---

**Les chiffres suivants montrent bien l'importance du commerce des fourrures pour l'économie de la Nouvelle-France.**

«Au XVII<sup>e</sup> siècle, écrit Louise Dechêne, le Canada n'exporte à peu près que des fourrures, et le castor occupe environ les  $\frac{4}{5}$  de ces cargaisons.»

Période	Volume des exportations annuelles en France (en livres-poids)
1647-1653	30 à 40 000
1664-1674	50 à 60 000
1675-1677	70 à 80 000
1677-1696	100 à 160 000
1696-1706	200 000
1706-1710	60 à 70 000
1722-1725	140 000 et plus

Dechêne, Louise. *Habitants et marchands de Montréal au XVII<sup>e</sup> siècle*. Coll. «Civilisations et mentalités», Paris et Montréal, Plon, 1974. p. 140-141.

**Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les peaux de castors, d'originaux, d'ours, de martres, etc. occupent encore le premier rang des exportations.**

«Les pelleteries constituaient l'article principal des exportations de la Nouvelle-France. Encore en 1739, nous savons qu'elles englobaient 70% de la valeur des exportations. Première industrie de la colonie par les bénéfices qu'elle procure . . .».

Hamelin, Jean. *Économie et société en Nouvelle-France*. 3<sup>e</sup> éd., Québec, Presses de l'Université Laval, 1970. p. 47. On lira avec profit le chapitre 11 de cet ouvrage intitulé «Le rôle du castor dans l'accumulation des capitaux».

**Difficultés de reconstruction du réseau commercial des fourrures en Nouvelle-France après la destruction de la Huronie.**

«The re-establishment and expansion of trade was limited by competition on two sides, from the north on Hudson Bay, and from the south by the Iroquois. The weak points of control of the fur trade on the St-Lawrence drainage basin were the low heights of land which separated the tributaries of the St-Lawrence from the rivers of the Atlantic – The Richelieu and the Hudson – and from the northern tributaries flowing into Hudson Bay – the Albany, the Moose, and Rupert rivers.»

Innis, Harold A. *The Fur Trade in Canada. An Introduction to Canadian Economic History*. Éd. revue, Toronto, University of Toronto Press, 1970. p. 45.

## La bataille du Nord

Le Nord, vaste et riche réserve de fourrures, s'étend *grosso modo* depuis l'axe formé par la rivière Mattawa et la rivière des Français jusqu'à la baie d'Hudson et conduit à l'immense bassin des lacs Michigan, Supérieur et Huron. Pendant trois siècles, il demeure l'apanage des commerçants de fourrures. Voyageurs et coureurs de bois le sillonnent en tous sens, jetant les bases d'un vaste réseau de communications destiné à relier les fournisseurs autochtones aux commerçants de la vallée du Saint-Laurent.

Dès 1654, le célèbre coureur de bois, Médard Chouart des Groseilliers, auquel vient bientôt se joindre son beau-frère Pierre-Esprit Radisson, part en direction de la Huronie désertée et s'avance, par le lac Michigan, jusqu'au détroit de Michillimakinac. En 1659-1660, les deux aventuriers atteignent le nord du lac Supérieur. Peu après, ils parviennent à la baie d'Hudson pour le compte de l'Angleterre et participent à la création de la Compagnie de la baie d'Hudson.

---

### La route des voyageurs.

«Par les fleuves, les rivières, les lacs, la route est ouverte aux voyageurs. Ils s'entassent avec leur pacotille dans des canots sauvages à trois places. Ils les manoeuvrent avec une vigueur, une adresse qui les égalent à leurs maîtres Outaouais et Iroquois. Mais quelle vie! À tous les portages avoir aux épaules l'embarcation et les marchandises. Sur les grands lacs plus de telles fatigues, mais un péril de tous les instants. Au moindre vent qui s'élève la coque de noix risque de culbuter. Enfin, et c'est là sans doute l'apprentissage le plus cruel, il faut apprendre à supporter la famine. Dès que le gibier manque, on est réduit aux racines.

«Si capricieuse que soit l'humeur des aventuriers, ils ont à accepter un itinéraire qui ne comporte qu'un petit nombre de variantes. Et la preuve que c'est bien là le grand chemin qu'il faut suivre, c'est qu'à tous ses carrefours ils trouvent installés les missionnaires : à Saint-Ignace dans le lac Huron; au Saut-Sainte-Marie à l'entrée du lac Supérieur; à saint François Xavier dans la baie des Puants, c'est-à-dire sur le Michigan.

«Les premières étapes sont bien faites pour décourager les moins énergiques. De l'Ottawa au Nipissingue par la Matawan, de la rivière des Français au lac Huron, c'est, à l'infini, la multiplication des rapides et, conséquemment, des portages. Il faut ensuite franchir le lac Huron sans s'arrêter. On a trop peu à récolter sur les deux rives de la baie Georgienne et dans l'île Manitoulin. Au delà, on a le choix entre deux routes. Celle du lac Supérieur est la moins tentante. Du Saut-Sainte-Marie au fond du lac elle ne donne rien au nord, et, au sud, ne donne que peu de chose. Il est vrai que plus loin on se dédommage, que l'on pousse, au nord-ouest, jusqu'au lac Michigan, ou, à l'ouest, vers les villages de Nadouessioux. De ce côté les plus aventureux se risquent au pays des Assiniboels. De toute manière il vaut mieux entrer dans le Michigan. De Michillimakinac on est tout de suite à la baie des Puants. C'est là, pour les traiteurs, la Terre promise. Les tribus riveraines Pouteoutamis, Malomines, Sakis, et, un peu plus loin dans l'intérieur, sur le chemin de Mississipi, les Outagamis, les pourvoient abondamment de robes précieuses. De la pointe sud du Michigan ils peuvent encore gagner les terres vierges des Miamis et des Illinois. On conçoit qu'un pareil voyage, aller et retour, dure longtemps. Ainsi de Montréal au Saut-Sainte-Marie et à Michillimakinac on compte une cinquantaine de jours. La navigation du lac Supérieur, où les vents arrêtent souvent les canots, quand ils ne les chavirent pas, exige deux mois et demi. Ajoutez-y le temps même de la traite et la halte forcée de l'hivernage, et, avec très peu d'école buissonnière, cela fera pour le coureur de bois entre deux ans, trois ans d'absence.»

Salone, Émile. *La colonisation de la Nouvelle-France. Étude sur les origines de la nation canadienne-française*. Paris, E. Guilmoto, 1905. Réédition Boréal. Trois-Rivières, Le Boréal Express, 1970. p. 253-254.

Le gouvernement colonial ne tarde pas à réagir et tente de neutraliser l'action de cette entreprise concurrente. En 1670, Jean Talon envoie l'officier François Daumont de Saint-Lusson à la recherche d'un passage vers le nord-ouest. Accompagné de Nicolas Perrot, celui-ci parvient à la mission jésuite du Sault-Sainte-Marie et obtient au roi de France la fidélité de quatorze nations indiennes. Huit ans plus tard, Daniel Greysolon Dulhut reprend la même route dans le but de conclure une entente définitive avec les tribus du nord et de l'ouest du lac Supérieur et de les empêcher de porter leurs fourrures chez les trafiquants anglais de la baie d'Hudson. Par la suite, poursuivant ses efforts de consolidation

de la présence française au nord-ouest des Pays d'en haut, il fortifie Michillimakinac. Son frère Claude Greysolon de la Tourette établit, pour sa part, deux postes de traite au lac Nipigon et à Kaministiquia, toujours dans le but de nuire à l'activité commerciale de la Compagnie de la baie d'Hudson. En 1686, le chevalier de Troyes remonte l'Outaouais en compagnie de Pierre Le Moyne d'Iberville et s'attaque aux trois postes anglais de la baie d'Hudson : Monsoni, Rupert et Albany. Pendant près de trente ans, le Nord demeure le théâtre d'une guerre d'occupation entre Français et Anglais sans qu'aucun des adversaires ne parvienne à s'imposer définitivement.

**Sur des Groseillers et Radisson dont on a prétendu qu'ils n'étaient pas étrangers au déclenchement du conflit anglo-français en Amérique, on lira :**

Nute, Grace Lee. «Chouart des Groseilliers, Médard» dans *DBC*, vol. 1. p. 228-234.

\_\_\_\_\_. «Radisson, Pierre-Esprit» dans *DBC*, vol. 2. p. 558-563.

**Pour un aperçu de l'activité des combattants français dans cette guerre du Nord, on pourra lire :**

Lamontagne, Léopold. «Daumont de Saint-Lusson, Simon-François» dans *DBC*, vol. 1. p. 255-257.

Perrault, Claude *et al.* «Perrot, Nicolas» dans *DBC*, vol. 2. p. 540-542.

Zoltvany, Yves. «Greysolon de la Tourette, Claude» dans *DBC*, vol. 2. p. 270-271.

\_\_\_\_\_. «Greysolon Dulhut, Daniel» dans *DBC*, vol. 2. p. 271-274.

**Pour un compte rendu détaillé de la campagne de la baie d'Hudson, voir :**

Frégault, Guy. *D'Iberville le conquérant*. Montréal, Société des Éditions Pascal, 1944. p. 65-127.

**Veut-on un exemple de cette guerre commerciale? Voici ce qu'écrit à cet égard Jean Laflamme :**

«C'est à cette époque que commence à circuler, dans la région qui nous intéresse, un individu qui sera qualifié plus tard de «plus fameux traiteur du pays». Il se nomme Pierre Lamoureux, et se fait appeler le sieur de Saint-Germain. Parfait coureur des bois, marié à une fille des bois depuis 1670 environ, il a établi à son compte un poste de traite sur l'une des branches de la rivière Abitibi, plus précisément à la sortie du Lac Piscoutagami, avec un avant-poste au confluent de la rivière maîtresse. Son but avoué est de «couper presque tous les sauvages du Nord et les empêcher de descendre à la Baye de Hudson». Pour le bénéfice de qui opère-t-il? Quels sont ses pourvoyeurs, ses associés, ses «engagés»? Voilà autant de questions auxquelles on ne peut répondre que par des conjectures.

«Un mémoire rédigé par des commissaires français affirmera en 1687 que le poste bâti par Saint-Germain date de 1673. Destiné à revendiquer la présence française dans le bassin hudsonien, ce document pourrait être taxé de partialité si la date précitée n'était corroborée par les archives de la compagnie anglaise.

En 1713, le bassin de la baie d'Hudson passe finalement sous contrôle anglais à la suite des traités d'Utrecht. Pour autant, les traiteurs français ne cessent pas de s'intéresser au riche potentiel du Nord-Ouest. Au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, François-Étienne Cugnet y réalise même des profits qu'il affecte au financement d'une autre de ses entreprises : les forges du Saint-Maurice. Entre 1730 et 1743, les La Vérendrye jettent les bases d'un vaste empire commercial s'étendant depuis le lac Nipigon jusqu'aux Rocheuses.

Après la Conquête, les voyageurs canadiens, tantôt à la solde du groupe montréalais de la Compagnie du Nord-Ouest, tantôt pour le compte

de la puissante Compagnie de la baie d'Hudson, continuent de parcourir les vastes régions de l'Ouest et d'en rapporter fourrures et pelleteries. À cette époque toutefois, ils ne fréquentent plus le bassin méridional des Grands Lacs qui depuis un bon moment déjà ne représente plus aucun intérêt aux yeux des trafiquants de fourrures. Au XVII<sup>e</sup> siècle par contre, la zone sud des Grands Lacs ne constitue pas seulement un réservoir à fourrures mais donne aussi accès aux riches réserves du centre du continent. Là comme au Nord, commerçants anglais et français se livrent une lutte commerciale acharnée.

---

Le journal de Nicolas Gorst mentionne en effet, au cours de l'hiver 1673-74, que «des Français sont venus faire un établissement en amont de la rivière Moose, à pas plus de huit jours de voyage de l'endroit où les Anglais traitent, espérant ruiner le commerce de ces derniers.»

Laflamme, Jean. «Naissance de la traite des fourrures en Abitibi au Témiscamingue, 1673-1708» dans *De l'Abitibi-Témiskaming*, de Maurice Asselin et Benoît-B. Gourd. Coll. «Les Cahiers du Département d'histoire et de géographie» n° 3, Rouyn, Collège du Nord-Ouest, 1976. p. 4-5.

**Comme d'autres traiteurs français, Paul Guillet continue de s'intéresser au commerce des fourrures du Nord et établit ses bases dans la région du Témiscamingue. Quelques années plus tard son permis de traite est transféré à Joseph Fleury de la Gorgendière.**

«The official description of Gorgendière's limits said that "the extent of the said Temiscamingue post shall be from the River Lièvre to Hudson's Bay in depth, and from the said River Lièvre to and including Lake Mepissingue in width". The Lièvre falls into the north side of the Ottawa River about fifteen miles east from Hull, so the present-day Gatineau country was all included within the lease. The delightfully hazy map which accompanied this licence, dated 1725, marks a boundary line running up through the country and another is drawn from the western end of Lake Nipissing, both of them stretching away northward to the mouth of the Moose River.

«Gorgendière's lease was cancelled in 1727, probably because the annual licence fee was too great, for Paul Guillet went back to the post for a short time, but paying only 4 000 livres annually. And Guillet's mother was a cousin of d'Iberville and also of Saint Hélène, which might have had something to do with it.

«Then, in 1747, the lease for Temiscamingue was transferred to Monsieur Cugnet, who was a land agent for the King and was trading also at the Kaministiquia and the Michipicoten posts of Lake Superior. He was a man of many enterprises, and the profits which he made from these posts were used in defraying the cost of developing the new iron works on the St. Maurice River.»

Pain, S.A. *The Way North*. Toronto, Ryerson Press, 1964. p. 35-36.

**On obtiendra d'autres renseignements sur le fort Témiscamingue en lisant :**

Beaudoin, Thérèse, Suzanne Boutin et Louise Lambert. «Aménagement et animation touristique de Fort Témiscamingue» dans *De l'Abitibi-Témiskaming*, de M. Asselin et B.-B. Gourd. Coll. «Les Cahiers du Département d'histoire et de géographie» n° 3, Rouyn, Collège du Nord-Ouest, 1976. p. 164-168.

## La route du Haut-Saint-Laurent

Depuis le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, marchands anglais et hollandais d'Albany et de New York, alliés aux Iroquois, réussissent à drainer, via la vallée de l'Hudson-Mohawk, une part considérable du commerce des fourrures du sud des Grands Lacs. Mais les réserves s'épuisant rapidement, chasseurs et traiteurs sont très tôt amenés à élargir leur champ d'action vers le nord et vers l'ouest. La menace est d'autant plus sérieuse que les marchands d'Albany offrent des

conditions d'échange plus avantageuses pour le fournisseur que ne le font ceux de Montréal. Iroquois, mais aussi coureurs de bois français – au grand dam du gouverneur de la Nouvelle-France – n'hésitent pas à y tirer leur profit. Les résultats sont éloquentes : selon l'intendant de la colonie, qui écrit en 1670, les Iroquois transportent à Albany chaque année plus de 1 200 000 livres-poids de peaux de castor sèches.

---

### Sur l'activité des La Vérendrye dans le Nord-Ouest ontarien, voir :

Champagne, Antoine. *Les La Vérendrye et le poste de l'Ouest*. Coll. «Les cahiers de l'Institut d'Histoire» n° 12, Québec, Presses de l'Université Laval, 1968. 589 p. Lire entre autres le chapitre III intitulé «L'appel de l'Ouest, 1726-1730».

Voir aussi la seconde édition du livre de Nellis M. Crouse, *La Vérendrye. Fur Trader and Explorer*. Port Washington, New-York et London, Kennikat Press, 1972. 2460 p.

Dans son *Atlas de la Nouvelle-France/An Atlas of New France* (Québec, Presses de l'Université Laval, 1968, p. 128-129), Marcel Trudel présente aussi une carte détaillée des «Explorations des La Vérendrye».

### Valeur d'échange du castor à Albany et Montréal

Nature des marchandises	Orange (Albany)	Montréal
8 livres de poudre	1 castor	4 castors
1 fusil	2 castors	5 castors
40 livres de plomb	1 castor	3 castors
1 couverture de drap rouge	1 castor	2 castors
1 couverture blanche	1 castor	2 castors
4 chemises	1 castor	2 castors
6 paires de bas	1 castor	2 castors

APQ. *Documents relatifs à l'Histoire de la Nouvelle-France, première série*, vol. 4, p. 1329. Cité dans *Textes et documents pour servir à l'étude de l'histoire économique et sociale de la Nouvelle-France*, de André Lachance. Sherbrooke, Université de Sherbrooke, Département d'histoire, [s.d.]. p. 82.

Conscientes du danger, les autorités coloniales françaises lancent une série d'expéditions officielles dans le but de protéger la zone nord des lacs Érié et Ontario et d'étendre l'influence de la France en direction du sud-ouest, vers le Haut-Mississipi et l'Ohio. Ainsi, dès 1669, Robert Cavelier de La Salle met le cap à l'ouest dans le but de découvrir l'Ohio, mais il rebrousse chemin

à l'entrée du lac Ontario. Les deux sulpiciens qui l'accompagnent, René Bréhant de Galinée et François Dollier de Casson poursuivent et démontrent la possibilité de communiquer entre les lacs Ontario, Érié et Huron.

**Arrivés sur les rives du lac Érié, le 13 ou 14 octobre 1669, Dollier et Galinée s'émerveillent devant la richesse des vignes sauvages. Celui-ci écrit :**

«Je vous diray en passant que la vigne ne vient ici que dans des sables, sur le bord des lacs et des rivières, mais quoyqu'elle n'ayt aucune culture, elle ne laisse pas de produire des raisins en grande quantité aussi gros et aussi doux que les plus beaux de France; nous en fisme mesme du vin, dont M. Dollier dit la Sainte-messe tout l'hiver, et il estoit aussi bon que le vin de Grave; c'est un gros vin noir comme celui-là. On ne voit icy que des raisins rouges, mais en si grande quantité, que nous avons trouvé des endroits où on auroit fait facilement 25 ou 30 bariques de vin.»

**Amené à passer l'hiver dans la région, Galinée s'étonne aussi de la douceur du climat :**

«L'hiver fut fort rude par tout le Canada l'an 1669, surtout en février 1670. Cependant, les plus grandes neiges ne furent pas de plus d'un pied, qui commencèrent à couvrir la terre dans le mois de janvier, au lieu qu'à Montréal on en aperçoit pour l'ordinaire trois pieds et demi qui couvrent la terre pendant quatre mois de l'année. ( . . . ) [ici] l'hiver se passa avec toute la douceur possible.»

Bréhant de Galinée, René de. «( . . . ) Explorations of the Great Lakes ( . . . )». *The Ontario Historical Society Papers and Records*, 4(1903): 52-54.

**À propos de Bréhant et Dollier, consulter :**

Maurault, Olivier. «Bréhant de Galinée, René de» dans *DBC*, vol. 1. p. 129-130.

Mathieu, Jacques. «Dollier de Casson, François» dans *DBC*, vol. 2. p. 198-203.

**Dans une longue lettre adressée à Colbert le 13 novembre 1673, Frontenac justifie l'établissement du fort Cataracoui :**

« Vous vous souviendrez, Monseigneur, qu'il y a plusieurs années qu'on vous avait donné avis que les Anglais et les Hollandais faisaient tous les efforts imaginables pour détourner les Outaouacs, qui sont les nations d'où nous tirons toutes nos pelleteries, de nous les apporter et qu'ils voulaient les engager à venir à Ganacheskiagon, sur les bords du lac Ontario, où ils offraient de leur faire porter toutes les marchandises dont ils auraient besoin.

«L'appréhension qu'avaient les gouverneurs qui m'ont précédé que cela ne détruisit entièrement notre traite et l'envie d'ôter à nos voisins le grand profit qu'ils tiraient de celle qu'ils faisaient avec les Outaouacs par le moyen des Iroquois les avait fait songer à occuper quelque poste sur les bords de ce lac qui nous en pût rendre les maîtres; mais je ne sais si le grand éloignement ou l'appréhension des chemins qu'on faisait très difficiles et presque insurmontables ou quelques autres considérations que ne n'ai pas pénétrées les avaient ci-devant obligés d'en parler seulement sans se mettre en état de l'exécuter.

.....

Dès son arrivée (1672), le gouverneur Frontenac se charge de raffermir la position de la Nouvelle-France sur son flanc sud. Les explorations de Louis Jolliet et de Robert Cavelier de La Salle dans la vallée du Mississippi (1672-1687) suscitent les plus grands espoirs chez les commerçants de fourrures; mais cette expansion posera par la suite de sérieuses difficultés au niveau de la défense de l'empire colonial français. De façon

plus immédiate, Frontenac décide d'établir un poste sur le lac Ontario dans l'espoir de surveiller de plus près les Iroquois et de contrer plus efficacement la concurrence d'Albany-New York. Il fait donc construire un fort à Cataracoui (aujourd'hui Kingston) et y laisse en garnison une trentaine d'hommes.

---

«Néanmoins après avoir bien rêvé sur une carte que le sieur de la Salle m'avait envoyée de tout le lac, je pris résolution de m'aller poster à la rivière de Katarokoui, supposé que j'y trouvasse les terres bonnes et le lieu commode pour un établissement, jugeant que de cet endroit je pourrais voir passer les Sauvages qui en traversant le lac voudraient monter dans la rivière de Tanaoaté et ceux qui par des rivières qui sont au-dessous de l'embouchure du lac voudraient gagner les terres du Nord, ce que je ne pourrais pas faire, si je me postais plus haut comme à Oanneiouts ou à Kenté, ainsi que vous verrez aisément sur la carte que j'ai fait faire fort exactement du cours de la rivière Saint-Laurent depuis Montréal et de tous les deux bords du lac Ontario. L'on me proposait bien de m'aller poster du côté du Sud en un lieu que les Sauvages appellent la Famine et où ils s'assemblent tous au retour de leurs chasses, comme vous le verrez marqué sur la carte. Mais outre que ce poste étant fort proche des Agniers et des Anglais leur pouvait donner encore plus de jalousie, je jugeais qu'il serait plus difficile à soutenir parce qu'ils y pourraient venir par terre et qu'il était plus éloigné de nous.

.....

«Le fort que j'ai fait les obligera encore de persévérer dans ces bons sentiments, malgré qu'ils en aient, puisque vous pouvez aisément remarquer qu'on sera maître de tout le lac qui est aussi grand que le golfe de Venise en faisant bâtir une barque pour naviguer dessus pour la construction de laquelle j'ai déjà envoyé des charpentiers et par conséquent de tout le commerce que faisaient les Anglais et les Hollandais par le moyen des Outaouacs et qui n'était pas d'une si petite conséquence qu'il n'allât tous les ans à un nombre très considérable de pelleteries. Il est aisé même d'aller encore plus avant avec le temps, puisqu'en faisant une habitation à l'endroit que vous pouvez remarquer sur la carte où le lac Ontario se décharge dans le lac Érié et où il y a un portage d'environ un quart de lieue, on pourrait faire bâtir une autre barque sur le lac Érié avec laquelle on irait dans le lac des Hurons dans celui des Illinois, dans la baie des Puans et jusqu'au Sault Ste-Marie où commence le lac Supérieur, qui sont des espaces infinis et où la navigation est partant fort aisée.»

*Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec.*  
 Québec, L.-A. Proulx, 1927. p. 36-40.

Dans la mesure où le gouverneur Frontenac prend lui-même une part active à la traite des fourrures, son geste n'est pas tout à fait désintéressé. Pas plus d'ailleurs que ne l'est celui d'un de ses associés, Robert Cavelier de La Salle, lorsqu'il demande que lui soit concédé à titre de seigneurie le fort et les terres avoisinantes. Car grâce à l'octroi de la concession seigneuriale à La Salle en 1675, Frontenac et ses partenaires

s'assurent à toutes fins utiles le monopole français du commerce des fourrures du lac Ontario, au grand désespoir des marchands de Montréal qui ne cessent de se plaindre du déplacement vers le port de Québec des opérations commerciales.



Entrée principale du fort Kingston sur l'emplacement de l'ancien fort Frontenac ou Cataracoui.

Soucieux de consolider leur entreprise, Frontenac et La Salle entreprennent la construction d'un réseau de postes, dont un premier sur la rive droite de la rivière Niagara, d'abord nommé fort Conti, puis, par la suite, fort Niagara. Peu après, La Salle et Henri de Tonty érigent, non sans difficultés, les forts Miamis, Saint-Joseph, Crèvecoeur et Prudhomme, dans l'actuel *Mid-West* américain.

Pour un temps, Frontenac et ses associés parviennent à sevrer à la source les marchands d'Albany et de Montréal et à détourner à leur profit le commerce du centre du continent.

---

**Un historien résume les termes de la concession de la seigneurie de Cataracoui à Robert Cavelier de La Salle.**

«By the terms of the concession which La Salle received from the king, he was required to maintain a garrison of twenty men for two years at Fort Frontenac, to clear the land, to build a church within ten years, and to maintain a chaplain at the post in the meantime. In other words, it was regarded as a seignury held under normal seigneurial tenure and La Salle received no monopoly rights on the fur trade in the area whatsoever, it being specifically stated that all habitants settling at the post had the right to trade with the Indian. Since La Salle had no intention of introducing settlers, this stipulation was a dead letter.»

Eccles, W.J. *Frontenac. The Courtier Governor*. Toronto, McClelland and Stewart, 1962. p. 80-81.

Reproduit avec la permission de McClelland and Stewart Limited, Toronto.

**Notes historiques sur le fort Niagara.**

«French fort at the mouth of Niagara river on the right bank. The first fort was built of logs and a palissade by La Motte for La Salle in 1678 for control of the fur trade. This fort was rebuilt by Denonville in 1686 and abandoned in 1688. It was again rebuilt under Vaudreuil in 1721 and a larger fort erected in 1755-1756 of stone. In September 1759 this fort surrendered to Sir Wm. Johnson. In Bougainville's list 1757 Fort Niagara is described as "the key of the upper country and a King's Post, – an earth fort which ought to be faced with stone. The present fort was constructed in 1755-56 by French troops under direction of M. Pouchot, Captain of the regiment of Béarn". Bougainville speaks of another fort "a little fort Niagara for entrepôt" which was probably "The little Portage fort", a King's post, on the left bank opposite Fort Niagara. It was always considered a strong fort.»

Voorkis, Ernest. *Historic Forts and Trading Posts of the French Regime and of the English Fur Trading Companies*. Ottawa, Department of the Interior, 1930. p. 236.

Reproduit avec la permission du ministre d'Approvisionnement et Services Canada.

## La Nouvelle-France aux avant-postes de défense

Le système de surveillance que Frontenac et ses associés ont mis au point ne tarde pas à montrer des signes de faiblesse. Déjà en 1685-1686, marchands anglais et hollandais parviennent sans trop de difficultés dans la région du lac Supérieur et y font commerce avec les Indiens. Sensible à la nécessité de renforcer la ligne de protection française et de contenir les Iroquois au sud des lacs, le marquis de Denonville, gouverneur de la Nouvelle-France depuis 1685, suggère, mais en vain, d'établir un autre poste dans la région du Détroit.

La démarche entreprise en ce sens par Antoine Laumet, dit De La Mothe Cadillac, est plus heureuse. En 1701, il fonde le fort Pontchartrain qui devait par la suite s'avérer la seule entreprise de colonisation française jamais tentée à l'ouest de l'Outaouais. D'abord séduit par l'idée de cette colonie avancée, le ministre de la Marine retire son appui au projet devant les rapports accablants qui lui parviennent au sujet de la conduite de De La Mothe Cadillac.

### À propos de Jacques-René Brisay de Denonville, voir :

Falmagne, Thérèse-Prince. *Un marquis du grand siècle, Jacques-René Brisay de Denonville, Gouverneur de la Nouvelle-France, 1637-1710*. Montréal, Leméac, 1965. 341 p.

### Sur les origines de la région de Windsor-Détroit, l'ouvrage le plus complet demeure celui de :

Lajeunesse, Ernest J. *The Windsor Border Region. Canada's Southernmost Frontier. A Collection of Documents*. Coll. «Ontario Series» n° 4, Toronto. The Champlain Society for the Government of Ontario. University of Toronto Press, 1960. 374 p.

### Pour un aperçu sommaire, on consultera :

Lajeunesse, Ernest J. «The First Four Years of the Settlement on the Canadian Side of the Detroit River». *Ontario History*, 13(1955) : 122-131

Zoltvany, Yves F. «Laumet, Antoine dit Lamothe Cadillac» dans *DBC*, vol. 2. p. 366-372.

Frégault, Guy. *Le XVIII<sup>e</sup> siècle canadien. Études*. «Collections Constantes» n° 16, Montréal, Éditions Hurtubise, 1968. 387 p. Lire surtout le chapitre intitulé «La Nouvelle-France, territoire et population».

### Campagne de recrutement de colons pour la région du Détroit au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle.

«Proclamation faite par M. de la Galissonnière, le 24 mai 1749, et publiée à son de tambour dans toutes les paroisses du Canada. (Archives)

«Chaque homme qui s'établira au Détroit recevra gratuitement une pioche, une hache, un soc de charrue, une grosse et une petite tarière. On leur fera l'avance des autres outils, pour être payés dans deux ans seulement; il leur sera livré une vache, qu'ils rendront sur le croît. De même une truie; on leur avancera la semence de la première année, à rendre à la troisième récolte. Seront privés des libéralités du roi ceux qui, «au lieu de cultiver, se livreront à la traite».